

BONJOUR SI BÉCHIR



Frédéric Mitterrand

Tout s'éteint quand meurent ceux que l'on aime. Et il faut penser à eux très fort, entretenir les souvenirs heureux des moments partagés, pour que la lumière revienne un peu. Béchir Ben Yahmed disait qu'il avait fait son temps et que le sort des disparus est de se faire oublier très vite. Je ne prenais pas ces propos au sérieux. Son intelligence, son énergie, ses élans étaient intacts et affirmaient le contraire. J'ai espéré jusqu'au dernier jour qu'il s'en sortirait et je me permets de le contredire, une fois de plus, car je sais que je ne l'oublierai jamais. Je n'ai jamais très bien compris les raisons de l'affection qu'il me portait, mais comme il arrive chez les hommes dignes de ce nom et qui

sont si rares, il est probable qu'il me trouvait différent et que cela l'incitait à vouloir me protéger. Il sentait aussi que je l'aimais profondément et que mes sentiments allaient au-delà de la vive admiration que j'avais pour lui. Il m'arrivait même d'envier affectueusement sa magnifique épouse et ses enfants de pouvoir partager l'existence d'un être si fort, si droit, tellement en prise avec le monde et les enjeux de notre temps. Le hasard a voulu que

nous ayons habité assez longtemps dans la même maison. Sa chambre était située au-dessus de la mienne, je l'entendais se lever chaque matin très tôt et avant de me rendormir je me disais : « Béchir est là, vers quelle nouvelle aventure se portera-t-il aujourd'hui ? » C'était le bonjour de la vie, celui qui donne confiance pour affronter les difficultés du quotidien. Il va falloir maintenant se débrouiller sans lui, mais ce serait lui manquer de respect que de ne pas y parvenir. ■



Soirée d'anniversaire de La Revue, à Paris, le 6 mai 2010. En compagnie de Frédéric Mitterrand, ministre français de la Culture.